

DESIR ET ETHNICITE OU LA LITTERATURE COMME EXUTOIRE

DR BRUNO CUNNIAH
CHARGE DE COURS, DEPARTEMENT D'ÉTUDES FRANÇAISES
UNIVERSITE DE MAURICE

Résumé

Le concept de l'ethnicité nous concerne particulièrement à l'île Maurice parce qu'il est simplement omniprésent. Le problème est que derrière une prétendue tolérance de l'autre, se cache tout un système qui ne réserve à l'ethnicité qu'un espace théorique. Vue la contamination ambiante, une des seules façons d'étudier le lien qui unit les différentes « races » demeure le désir. La littérature se transforme alors en exutoire fantasmatique où les Mauriciens concrétisent des liaisons qui ne peuvent exister dans la réalité.

Mots-clés : désir, interethnicité, Ile Maurice, race, femme.

Abstract

The concept of interethnic relations is very much alive in Mauritius because it is simply everywhere. However, behind the numerous ways in which tolerance is preached, exists a system that limits interethnic relations to a theoretical space. Because of the contamination that exists in the society, one of the only ways to study how the different races really interact is by examining the notion of desire. In this particular context, literature is transformed into a fantasmatic outlet through which Mauritians conceive relations that cannot exist in real life.

Keywords : desire, interethnicity, Mauritius, race, women.

De nos jours, il est pratiquement impossible d'avoir une discussion dans le contexte des Mascareignes sans que la notion se rapportant à la notion de race et de culture ne soit soulevée à un moment ou à un autre. Dans le domaine littéraire, une situation semblable se produit quand il s'agit d'analyser un roman francophone. Sur le plan social, les relations qui régissent des individus de divers horizons sont intimement liées au concept de l'interethnicité. Cela est d'autant plus vrai dans le contexte mauricien où des personnes d'ethnies différentes doivent se côtoyer sur une base quotidienne. Pourquoi parle-t-on autant d'ethnicité dans cette période de début de millénaire ? La réponse à la question posée est des plus limpides. Le concept de l'ethnicité nous concerne tant parce qu'il est omniprésent. Dans l'état présent de notre civilisation, c'est un concept central aux cultures contemporaines. En fait, nous nous intéressons à l'ethnicité quand les systèmes qui codent la notion d'ethnie sont sujets à des mouvements. Ainsi, l'idée de race en tant que construction devient apparente quand cette

même idée est sujette à des changements. Par là même, l'idée de race est mise en avant dans la pensée, dans l'écriture, dans la culture populaire et dans des théories multidisciplinaires.

L'objectif de cette étude est d'isoler le côté factice du discours contemporain tel que conçu par l'ordre dominant pour voir si la notion d'ethnicité est vraiment sujette à des changements. En effet, aujourd'hui, nous sommes dans une situation où les organes du pouvoir nommément la religion, la presse et les politiques, s'ils ne se livrent plus à la censure, prônent un discours tout à fait vide d'expression. La censure ne se dissocie pas de l'interdit et impose la loi du silence. Force est de constater, néanmoins, que la censure ne violente pas la langue. Seul, l'abus de langage détient cette prérogative ; le privilège d'une information, d'un message qui violente en dénaturant. Toutefois, nous savons que le pouvoir bourgeois, l'ordre dominant, le patriarcat ou l'ordre symbolique, des termes pour le moins équivalents, fondent leur libéralisme sur l'absence de censure. En échange, ils ont constamment recours à l'abus de langage. Ainsi, une prétendue tolérance devient un masque derrière lequel gît une valeur oppressive, garant de la pire des abominations : la *sansure*. Dans l'usage ordinaire, le mot censure se rapporte au fait de priver un individu de ses moyens d'expression. Or, la *sansure* se veut plus subtile et plus efficace dans la mesure où l'expression telle que la parole ou l'écriture est rendue saine par privation de sens. Aussi, juger de l'évolution de la notion d'ethnicité à travers ces agents se révélerait tout à fait biaisé vu le degré de contamination. Pour voir clair dans tout cela, nous allons analyser un domaine que ni le pouvoir, ni l'argent et ni la promesse d'un illusoire paradis ne peuvent toucher. Nous parlons, bien évidemment, du désir.

LE DESIR

Le désir se trouve être une notion des plus complexes à définir. Aussi, dans le contexte de notre étude, nous nous contenterons d'avancer que le désir se conçoit de multiples façons et qu'il se résume à la volonté d'une personne de percevoir l'Autre en tant qu'objet sur lequel un individu jette son dévolu. Généralement, ce processus d'appropriation est de caractère sexuel. Cependant, ce qui nous intéresse est le fait que l'homme et la femme ne conçoivent pas le désir de la même façon. L'homme tente de nier son rapport avec cette castration dont la mère a été la première à faire jaillir le spectre. S'il faut l'amour pour que le désir soit, alors la suprématie phallique de l'homme se trouve assujettie au bon vouloir de l'Autre : la femme se rapproche de la place interdite qu'avait la mère, celle dont le manque risque de référer au néant son rôle de désirant. De ce fait, la menace maternelle est vaine s'il peut désirer sans aimer. Chez la femme, nous avons la situation inverse. Cette dernière est partisane de l'amour

unique. Dans une certaine mesure, la femme est caractérisée par la notion de fidélité. Elle ne désire que si elle sait qu'elle est aimée. Ainsi, dans une tentative de nier le désir pur, l'amour devra toujours lui servir d'alibi. « Je désire parce qu'on m'aime » déclare-t-elle. Il semble bien que quelque chose s'oppose à ce qu'elle se conçoive pour l'autre comme objet de désir et non comme objet d'amour. Cependant, ouvrons ici une parenthèse, car il existe des exceptions à la règle comme le confirme le fantasme de la prostituée. En effet, la soi-disant liberté de la prostituée est indissociable du fait que cette dernière se retrouve dans un contexte où elle est totalement soumise au désir du partenaire, quelles qu'en soient les exigences. A ce sujet, Piera Aulagnier-Spairani (1961 : 61) déclare

« Ce qui la fascine est tout autant cette transgression de la loi qu'elle peut admirer, que le fait qu'un alibi majeur est offert à une position érotique qui rejoint son propre phantasme : celui qui fera d'elle, justement, cet objet anonyme, offert au désir du partenaire, objet dont la déchéance acceptée lui paraît proportionnelle à la jouissance procurée ».

Ici, plus la qualité du vice proprement dit est perverse, plus la femme supposera que la jouissance de son partenaire est sans limites. En d'autres termes, plus l'objet est souillé, plus sa capacité à dispenser de la jouissance est grande. Néanmoins, dans les situations dites « normales », le désir de la femme passe après le désir de l'homme. En effet, si ce dernier revendique son autonomie de désirant, en contrepartie, il a bien du mal à pardonner la réciprocité quand il n'en est pas le bénéficiaire. Cette situation est illustrée par le fonctionnement de bien des sociétés où l'homme est toujours perçu positivement quand il va d'une partenaire à une autre, tandis que cette dernière hérite d'une réputation négative quand elle se livre à un jeu similaire. Ainsi le veut la société patriarcale qui conçoit l'homme comme étant désirant par droit divin. Quant à la femme, ce même droit divin, elle le revendique mais en tant que choisi. Dans ce cas, la loi est respectée d'autant plus que dans ce schéma, elle accepte le désir car il se revêt de l'habit de l'amour.

Avant de terminer notre brève étude du désir, notons que la femme en général s'offense de cette position qui lui est conférée. Notons, avant toute chose, que ce n'est pas le fait d'être désirée qui la blesse. Que des hommes rendent hommage à sa beauté, voilà qui la flatte. Or, que l'homme sache qu'elle est désirante de son désir (à lui) et qu'elle puisse être manquante, la blesse. Elle ne peut entendre ce que son image évoque aux hommes. Ici, c'est le terme « manquant » qui est la clé de tout le système.

METHODOLOGIE

Dans notre tentative de faire le lien entre le désir et l'ethnicité dans le contexte mauricien, il nous convient d'essayer de poser une question

fondamentale : le désirant désire-t-il l'Autre ? Si oui, désire-t-il une personne réelle ou une image toute faite ? Pour connaître la réponse à cette question, nous pouvons procéder de deux façons. Une première méthode aurait pris la forme d'une interview. Idéalement, il aurait fallu élaborer un questionnaire et sonder des gens de différents milieux pour connaître leur avis sur la question. Or, une telle étude n'existe pas — voilà en germe une proposition de recherche. En ce qui nous concerne, une deuxième méthode relative à l'inconscient nous paraît plus juste. La critique psychanalytique telle que formulée par Jacques Lacan s'adapte merveilleusement bien à l'étude de la littérature. Du moins, c'est le point de vue que nous tenterons de soutenir dans les pages qui suivent. En effet, il s'agit ici de repérer les blocages textuels, les failles au niveau de la représentation ainsi que d'autres incohérences dans le but d'analyser les constructions libidinales à travers le texte littéraire. Dans une certaine mesure, ce type d'étude nous ouvre une fenêtre sur le non-dit présent dans la quasi-totalité des fictions.

MYTHES ET STEREOTYPES

Dès que le terme « interethnicité » est abordé, nous voilà renvoyé à des mythes qui jalonnent l'espace socioculturel. Cela a d'autant plus d'importance dans le contexte de l'île Maurice car il existe une population multiculturelle. Or, bien que les incidents ethniques soient rares et que les différentes cultures vivent dans un climat plutôt paisible, on ne peut pas parler de réelle convergence ethnique. Dans la réalité, le métissage volontaire demeure un phénomène qui existe à une très petite échelle. A partir de là, nous avons une situation où les pratiques culturelles de l'Autre demeurent dans la grande majorité des cas, un mystère. Il est à noter que certains refusent catégoriquement d'apprendre quoique ce soit de la culture de leurs voisins, vu que pour des questions démographiques, un type d'hégémonie des valeurs est toujours à craindre. Dans ce contexte aussi bien bon enfant que méfiant, le manque de connaissances conduit à la prolifération de stéréotypes et autres mythes. Le résultat est que l'Autre se trouve bien évidemment réduit. A ce sujet, Manthia Diawara (1997 : 3) écrit : « *Stereotypes always rob people of their history and shun their realism* ». Dans son texte intitulé *Mythologies*, Roland Barthes (1957) confirme l'affirmation de Diawara en nous montrant que le stéréotype finit toujours par déguiser la biographie de la personne qui en est la victime. Cependant d'où vient le stéréotype ? Dans le contexte mauricien, il est à noter que les stéréotypes viennent aussi bien de l'île elle-même que de l'étranger. Ceci est dû au fait que le pays a, dans le passé, subi deux périodes de colonisation, une française et l'autre, anglaise. Ainsi, chaque stéréotype émerge dans le contexte d'une idéologie préexistante, qui le déforme, se l'approprie et finit par le naturaliser.

Un des stéréotypes de type universel qu'on retrouve à l'île Maurice est sans conteste le mythe de l'homme noir et la femme blanche. Omniprésent dans l'inconscient collectif est aussi le mythe de la mulâtresse. Quand nous jetons un coup d'œil sur ce qu'écrit Manthia Diawara (1997 : 3) dans un article intitulé « The Blackface Stereotype » qui analyse la fonction des stéréotypes sur le continent nord américain, nous découvrons que ce qu'elle raconte sur les Noirs et sur les Mulâtresses n'est pas si différent de ce qui se dit dans le contexte mauricien :

« On the other side of the Mammy, aunt Jemima, Uncle Mose, and other docile servant characters who are pure products of the South, there are stereotypes that stand for the savage nature of Africans, uncontrolled sexuality, and evil : oversexed tragic mulattos, Mammies who do not know their place and think they are white... »

Si nous sommes à peu près certains que ces mythes qui lient le désir à l'ethnicité sont un héritage colonial, nous ne pouvons que questionner la validité de notions aussi réductrices dans un contexte contemporain. Et c'est justement là un des buts de cette étude qui est de trouver si les mythes et les stéréotypes existent encore de nos jours. Ce faisant, nous espérons comprendre comment les membres d'une ethnie, hors des structures politiques, économiques et religieuses, perçoivent l'Autre. Pour ce faire, il suffit de jeter un bref regard sur certains textes canoniques mauriciens.

LA MULATRESSE

Si nous nous basons sur les stéréotypes existants, la Mulâtresse est toujours habillée légèrement et elle est intoxiquée par le désir sexuel. Pour Diawara (1997 : 4), « *she is always the girlfriend or the other wife* ». De plus, elle essaie désespérément d'adopter les usages des Blancs. Pour savoir si le stéréotype a encore de la valeur, il suffit d'analyser les textes où la Mulâtresse est représentée tels que *L'Étoile et la Clef* de Loys Masson. Dans ce roman, il n'y a point de surprise car la « logique » est respectée. L'auteur nous dit que ce qui plaît chez son personnage nommé Totie Mallefille, c'est le fait qu'elle soit « un petit animal » (1993 : 196). Un peu avant cela, voilà qu'on la traite de tous les noms tels que « salope, [...] gueuse, [...] garce » (1993 : 192). C'est une femme qui a un « tempérament de putain » (1993 : 193) et qui représente un objet de désir : « Vos seins, petite Totie, quel beau capital » (1993 : 302). Dans *A l'Autre bout de moi* de Marie-Thérèse Humbert (1979 : 69), nous retrouvons une représentation similaire où la Mulâtresse n'est, avant tout, qu'un corps :

« Lorsque nos corsages commencèrent à bourgeonner et nos tailles à s'affiner, des garçons de bonne famille venaient, sous prétexte d'acheter

quelque babiole, nous lorgner soigneusement [...] Après tout, ces garçons qui manigançaient aussi sottement, n'était-ce pas notre revanche, la revanche de nos corps bruns, de notre jeunesse, de notre soif de vivre ? »

Dans ce texte, Nadège est celle qui incarne les stéréotypes vu qu'elle est un modèle de la sensualité. Cela contraste avec sa sœur Anne, qui veut appartenir à l'ordre bourgeois le plus strict. Ainsi, lorsque Nadège s'habille d'une façon provocante pour sortir, sa sœur ne peut s'empêcher d'être outrée : « Non, Nadège, tu ne peux pas mettre ça, tu es malade » (M.-T. Humbert, 1979 : 211).

LA FEMME CREOLE (DESCENDANTE D'ESCLAVE OU ESCLAVE)

Les stéréotypes attachés à la femme créole sont plus complexes que ceux attribués à la Mulâtresse. En effet, si cette dernière est un personnage à dimension unique, il existe deux types de femmes noires. Le premier stéréotype se réfère à une femme de nature sauvage qui possède une sexualité libre et incontrôlée. Le deuxième stéréotype se rapporte à l'image de la servante docile. Dans le contexte américain, Diawara (1997 : 5) la décrit comme tel : « [...] *she has to remain desexualized, dressed neatly in her uniform* ». A l'île Maurice, cette grosse femme noire est toujours vêtue d'une large robe. Ainsi, elle n'est point une menace pour la maîtresse de maison contrairement à la sauvageonne. *Brasse-au-vent* de Marcel Cabon (1989 : 82) est une excellente illustration de l'image de la femme noire désirable et sauvage. Dans ce roman, il est question d'une relation inter-ethnique où l'homme blanc assume le rôle d'un Pygmalion et où la femme noire est assujettie à ses moindres désirs :

« Petite, mais souple, houleuse, bien servante, rendant le plaisir, en redemandant, elle était dans ses bras, nue sous ces feuillages criblés d'étoiles comme une sorte de miracle [...] Et ses mains se pressant d'une caresse plus forte sur la taille frémissante, sur les seins pointus et durs ».

Objet de désir, les besoins de cette femme sont d'ordre primaire comme nous le fait comprendre l'auteur à travers l'extrait suivant : « Il prenait un véritable plaisir à la regarder manger. Dès qu'elle avait fini son écuellée, il l'attirait à lui » (1989 : 49). Ici, nous voyons que son statut s'apparente au bestiaire.

Le Temps de marée noire de Liliane Berthelot est une illustration parfaite du deuxième cas de figure. Bien que ce recueil de nouvelles soit publié en 1985, l'image de la femme créole qu'il véhicule ressemble étrangement à des personnages similaires créés par Bernardin de Saint Pierre dans son roman *Paul et Virginie* au XVIII^e siècle. Aussi, dans ce texte canonique, la femme créole est une bonne à tout faire qui ne sait ni lire, ni écrire. Or, deux siècles plus tard, dans ses nouvelles « Amélie Lamour » et « Samedi

Soir », Nelza et Amélie sont toujours des servantes. Dans « Amélie Lamour », tous les stéréotypes associés à la femme créole déssexualisée sont présents. Ainsi, nous apprenons que « Mélie ne réfléchissait pas beaucoup » (1985 : 25). Berthelot (1985 : 25) va jusqu'à inclure une représentation graphique de Mélie où on la voit grosse avec une jupe qui cache ses formes : « Elle enfila une "maxi" à grandes fleurs bleues ». Notons aussi que la nature serviable et docile de la femme créole est exultée quand cette dernière, qui est invitée dans un mariage, reste après la fête pour tout ranger.

LA LITTERATURE EST-ELLE LE REFLET DE LA VIE ?

Si nous prenons comme hypothèse que la littérature mauricienne se veut le reflet des interactions sociales, nous apprenons pas mal de choses quand nous étudions la relation interethnique. Dans le champ de fiction mauricien, cela est d'autant plus aisé que le texte dit littéraire est en général beaucoup plus proche du procès-verbal que de la création artistique. En effet, le texte mauricien se contente depuis des années, pourrions-nous dire, depuis *Paul et Virginie*, de raconter la vie locale à travers des pastorales. Dans une grande mesure, ces pastorales se composent d'histoires d'amour compromises par le facteur ethnique. L'étude de tels textes démontre que les fictions mauriciennes ont, néanmoins, une fonction importante (cette fonction est d'ailleurs plus proche de la psychologie que de la littérature en tant que telle) : les fictions qui traitent de l'interethnicité permettent à l'auteur de même que ses lecteurs (par l'entremise de la participation à l'intrigue) de concevoir au niveau fantasmatique un désir pour une personne d'une ethnie différente de la sienne. Dans ces cas de figure, le désirant sait très bien que son désir ne peut se concrétiser dans la réalité à cause de pressions sociales de toutes sortes. Ainsi, de nombreux textes deviennent des catalyseurs libidinaux tels que les fictions de Charoux, Cabon, André Le Breton ou encore Guy Sylvio Bigaillon. Le texte où il est question d'interethnicité devient le lieu de fantasme par excellence pour le désirant. Aussi, nous nous sommes aventuré à étudier pratiquement toutes les fictions majeures publiées entre 1930 et 1994 pour relever le degré d'interethnicité présent. Avant toute chose, nous avons commencé par faire une distinction entre les sexes car il va de soi qu'un écrivain aborde rarement la problématique du désir de la même manière qu'une écrivaine. C'est ainsi que nous nous sommes mis à analyser jusqu'à quel point le Désirant/auteur s'approprie l'Autre d'une ethnie différente de la sienne. Ensuite, nous avons voulu voir s'il existait des cas où le Désirant/auteur s'approprie l'Autre de la même ethnie que la sienne. Notre objectif était de montrer comment le désir qui ne peut s'inscrire dans un espace réel se concrétise à travers le médium de la littérature.

CONCLUSION

L'analyse des données que nous avons rassemblées indique que les femmes écrivaines ne parlent que très peu des femmes d'une ethnie différente de la leur. Par contre, les hommes sont plus désireux d'explorer l'Autre ethnie. Et cela, parce qu'ils se posent en désirant par droit divin. Ainsi, contrairement à la femme de sa propre ethnie qui demeure sans mystère et donc sans intérêt majeur, l'Autre est toujours réduite et volée. Dans cette optique, l'homme qui désire la femme d'une ethnie différente de la sienne, préalablement réduite grâce aux stéréotypes, conçoit que la jouissance sera incomparable. Bref, le roman semble être le lieu par excellence où les Mauriciens concrétisent des liaisons fantasmatiques que la réalité leur interdit.

BIBLIOGRAPHIE

- Aulagnier-Spairani P., « La Féminité », in *Le Désir et la perversion*, Œuvre Collective, Paris, Seuil, 1961, p. 50-79.
- Barthes R., *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957.
- Bernardin de Saint-Pierre J.H., *Paul et Virginie*. Paris, Gallimard, 1988.
- Berthelot L., *Les Temps de marée-noire*, Rose-Hill, E.O.I, 1991.
- Cabon M., *Brasse-au-Vent*, Mauritius, E.O.I, 1989.
- Diawara M., « The Blackface Stereotype », in *Voice of the Shuttle : Cultural Studies*, page (05, 1995), 1997 : <http://www.vos.ucsb.edu/shuttle/cultural.html>
- Humbert M.-T., *A l'Autre bout de moi*, Paris, Stock, 1979.
- Masson L., *L'Étoile et la clef*, Port Louis, La Maison des Mécènes, 1993.